

Citation: Justus Van Effen (Ed.): "X. Bagatelle", in: *La Bagatelle*, Vol.1\011 (1742), pp. 53-58, edited in: Ertler, Klaus-Dieter / Fischer-Pernkopf, Michaela (Ed.): *The "Spectators" in the international context. Digital Edition, Graz 2011-2019*, hdl.handle.net/11471/513.20.2155

X. Bagatelle.

Du Lundi 6 Juin 1718.

Je ne tirerai pas les exemples que j'ai promis à mon Lecteur, de cette partie obscure du Genre-humain, qui vit & qui meurt sans qu'on s'en aperçoive. Je n'alléguerai pas ces hommes, qui pendant soixante ans passent six jours de la semaine à remuer une scie ou une navette, & qui s'enivrent régulièrement le Dimanche. Non, j'aime mieux examiner la conduite de certaines personnes considérables dans le Monde, qui se distinguent des autres hommes, & qui quelquefois se survivent à eux-mêmes par une belle réputation.

On ne sauroit me nier, que l'Education ne décide d'ordinaire souverainement du rôle qu'un homme jouera dans le Monde. Un Charpentier délibère dans Horace, si d'une *Buche* qu'il voit à ses piés, il sera un *Banc* ou une *Divinité*. La plupart des Pères en agissent à peu près de la même manière à l'égard de leurs Enfants.

Un Artisan un peu aisé a un Fils, il doit en faire quelque chose ; mais qu'en fera-t-il ? un Tailleur, ou un Ministre de l'Evangile ? Le bon homme a quelque ambition, & il est Diacre ; son Fils sera Ministre, & même Ministre *Coccéen*, la chose est résolue. Dèsque le Garçon est en âge, on l'envoie à l'Université, muni déjà d'un profond mépris pour tout ce qui ne sent pas le Type, & c'est par le Type qu'il mesure le respect qu'il doit avoir pour ses Professeurs. Chaque leçon qu'il entend, allonge dans son cerveau la chaîne des *Images Orthodoxes & Coccéennes* ; elle est achevée au bout de six mois ; trois ans consécutifs servent à la renforcer, & au bout de ce tems elle tient si bien, qu'il est impossible de la rompre jamais. Ce corps d'images roule continuellement dans le cerveau du jeune Théologien ; & pour le garantir de tous les assauts de quelques autres images insolentes & étrangères, la *Paresse* marche à la tête de la bande, & la dernière file est serrée par la crainte de l'*Hérésie*. La Machine Théologique monte enfin en chaire, il ravit, il enlève : c'est un des grands Théologiens du Siècle, & il est parvenu à ce haut degré d'habileté & de réputation, sans avoir jamais senti le besoin de ce Principe intelligent & actif qu'on appelle l'*Ame raisonnable*.

Lycidas, cet homme savant jusqu'au prodige, se trouve dans une compagnie composée de gens différens d'âge & de caractère ; il y entend parler d'Amour, de Politique, de Morale, de Philosophie : tous ces discours ne sont que vains sons qui lui frappent l'oreille, sans faire entrer la moindre image dans son cerveau ; il est immobile dans sa chaise, & regarde de tems en tems autour de lui d'un œil éteint & stupide. Un Nouvelliste Politique, enfin, vient à nommer Rome, voilà mon Savant qui se réveille ; on est tout étonné de voir du mouvement dans son corps, & quelques espèces d'étincelles de feu dont ses yeux paroissent animés. D'où vient un changement si subit ? C'est qu'on vient de toucher la véritable corde de son imagination. Voilà des chaînes d'images qui sortent en foule de leurs niches ; son cerveau est meublé dans un moment d'Arcs de triomphe délabrés, de Ruïnes d'Amphithéâtres, de Statues mutilées, de Vases brisés, de vieux Habits tout en guennilles, & de Médailles mangées de rouille. Il ouvre la bouche, il parle ; mais tout son discours n'est qu'un détail sec de tout ce qu'il fait sur cette matière, sans être accompagné d'aucune réflexion utile. Il vous instruit des différentes opinions où sont les Antiquaires sur la figure d'une Médaille, sur laquelle les uns trouvent un Consul Romain, les autres un Gladiateur, les autres un Esclave ; sans vous dire un mot de l'utilité qu'on pourroit tirer d'aucun de ses sentimens s'il étoit démontré d'une manière évidente. Enfin, il se connoît en Médailles, il fait distinguer les vraies des fausses.

On en jettera une vingtaine sur la table ; celle-ci, dira-t-il d'abord, est du Siècle d'Auguste ; cette autre du Siècle de Neron ? & ainsi du reste : mais il n'a jamais songé à éclaircir par ce moyen une difficulté d'Histoire, ni à rectifier un point de Chronologie. Heureux seulement, trop heureux, s'il peut un jour compléter sa suite d'Empereurs, en trouvant par un hazard favorable une seule Médaille qui y manque !

Mais peut-on avoir de l'esprit & de l'esprit infiniment, sans avoir une ame ? Sans doute, rien n'est même plus ordinaire ; & tel, s'il avait une ame, n'auroit pas le quart de l'esprit qu'il a à présent.

Voyez Eraste, par exemple, il n'y a pas d'homme au Monde dont l'esprit petille d'un feu plus charmant. C'est un homme d'une santé vigoureuse, il a de la naissance, la fortune lui rit ; en un mot, tout entretient son cœur dans une gayeté aimable, & de-là il ne s'élève dans son imagination que des vapeurs bénignes.

Dès-qu'il entre dans une conversation, elle prend une face riante ; il ne reste jamais court sur rien ; les images voltigent dans sa tête avec une rapidité surprenante, elles s'accrochent les unes aux autres avec une bisarrerie si particulière & si agréable, qu'elles nous surprennent toujours par un air de nouveauté, qui ne nous donne pas le loisir d'examiner leurs liaisons, du côté de l'exactitude. Ce qui charme le plus en lui, ce sont certains *Cogs-à l'âne*, dont l'arrangement desordonné a quelque chose de si surprenant, qu'il arracheroit du moins un sourire à la Raison même la plus austère. Quand on se met devant lui sur une matière de Raisonnement, où il convient naturellement lui-même qu'il n'entend rien du tout, il jette au travers de cet entretien sérieux, des plaisanteries si drolles, qu'elles dérangent toute la Philosophie, qui est obligée de perdre le fil de ses argumens dans un long éclat de rire. Ajoutons que le hasard unit quelquefois dans son cerveau des idées, qui paroissent les plus incompatibles, par une liaison la plus juste & la plus exacte : ce sont des sentences admirables, exprimées par des tours les plus vifs & les plus concis. Cependant cela lui échappe, il croit parler comme il parle toujours.

Le concours fortuit des Images est encore plus marqué dans le cerveau de Céliméne, mais il n'y fait pas des effets si aimables : c'est pourtant une Fille charmante, dont les faillies sont impayables.

Elle sort en carrosse, pour mener la sage Artémise à l'Opéra ; elle entre chez cette Amie, où d'abord son cerveau est frappé d'une table de jeu : tout d'un coup l'Opéra fait place à une reprise d'Hombre, & les matadors chassent de son cerveau Roland & Angélique : elle gagne, le feu abandonne pourtant ses yeux, qui paroissent languir dans une tendre & douce rêverie. Cependant elle entend jouer du violon dans l'office, elle tressaillit : l'Image du violon s'accroche à celle de la danse, & les esprits animaux descendent aussi-tôt dans le cœur & dans les jambes de la Belle. Ah ! ma Chère, dit-elle à Artémise à moitié haut, quel plaisir si quelqu'un nous donnoit les violons ! Un de ses Amans, attentif à l'occasion de l'obliger, part de la main, voilà les violons venus. Céliméne danse un menuet, tire son mouchoir, fait tomber une Lettre. Zeste, voilà les violons & la danse rentrés dans leurs niches ; elle n'y songeoit pas, la Poste va partir dans une heure, & elle est indispensablement obligée d'écrire à trois ou quatre Amies. Les prières les plus pressantes, les flatteries les plus outrées ne font que blanchir ; elle ne resteroit pas une minute de plus pour tous les biens du Monde. Artémise, qui connoit les allures de la Belle, dit qu'on a tort de la presser, puisqu'elle a des affaires. Céliméne sort brusquement, saute légèrement dans son carrosse, la voilà partie. Dans le tems que toute la compagnie est dans la consternation par un départ si précipité, la porte de la sale s'ouvre, c'est Céliméne : dans le fond elle écrira bien demain, & un jour de délai plus ou moins n'est pas une affaire.